

Quoi qu'tu foais ichi ?... Hein ?...

Nous nous sommes retrouvés fin juin, par un temps caniculaire, à Amiens, pour vivre avec les amis Amopaliens de la Somme et de l'Aisne la désormais traditionnelle journée des Amopas picardes (la 12^e dans notre histoire commune), sur l'invitation des gens de la Somme, qui avaient jugé bon de fixer ce rendez-vous au début de l'été et non pas comme habituellement à l'orée de l'automne. Nous n'étions que huit valeureux membres de l'Oise à affronter la chaleur et à maintenir ainsi la tradition de cette rencontre régionale. Le thème qui avait été retenu pour cette journée d'amitié s'énonçait en picard ainsi : « Une rinconte aveuc el tchulture picarde ». Le président de la Somme, Bernard Phan, l'a déclaré d'emblée : « La Picardie et Amiens ont été étroitement associés à la construction de la France ; la langue picarde a eu un statut particulier dans la Sorbonne médiévale ». C'est à l'évocation de quelques aspects de ce passé glorieux qu'il nous a invités.



De gauche à droite : Léon-Paul Bouvet, Colette Boitel, Bernard Phan, Martine Fondeur.

Nous nous sommes plongés dans la culture picarde à l'espace Dewailly, sur les bancs de l'ancienne fac de sciences, avec un emploi du temps qu'avait élaboré avec grand soin la vice-présidente Colette Boitel. Après les discours d'accueil des trois présidents départementaux, Martine Fondeur pour l'Oise, Léon-Paul Bouvet pour l'Aisne et Bernard Phan pour la Somme, nous avons écouté une savante conférence donnée par le professeur chargé de cours en langue picarde à l'université Jules-Verne d'Amiens, monsieur Engelaere, qui nous a brossé un aperçu sur cette langue et sur sa présence historique dans l'enseignement. Les racines du picard sont à rechercher dans le latin qui se parlait au nord de la Gaule, un latin mâtiné de germanique lors du déclin de l'empire romain. Il n'y a pas eu de refonte de la langue picarde à la Renaissance, comme le français par rapport au français médiéval. Cette langue vernaculaire a eu son heure de gloire avec le poète Conon de Béthune au 12^e siècle. Une langue vilipendée, combattue au profit du français. C'est sous le gouvernement de Vichy qu'on a commencé à enseigner le picard dans le primaire, dans les zones rurales. Le président Mitterrand avait en 1981 promis de définir dans l'enseignement un espace aux langues régionales. Les autres langues, telles que le créole, le corse, le tahitien, le breton, par exemple, ont été reconnues au fil du temps sous les ministères de René Haby, Alain Savary et Jack Lang mais pas le picard, qui n'a obtenu aucun statut officiel et qui reste à l'université un enseignement optionnel, avec quelque 70 heures dispensées sur l'année.

Après le cours magistral, les travaux pratiques... Un moment unique nous a été offert par un groupe théâtral qui nous a joué un dialogue écrit en picard par un converti, Jean-Claude Vanfleterem, « Chl'intermint », une drôle de rencontre dans un cortège mortuaire qui se termine par un rapprochement amoureux des deux partenaires. Cette « piécette », comme la définit avec modestie l'auteur, a obtenu en 2016 un prix de prestige et un succès populaire indéniable. Un marionnettiste nous a conté « Le corbeau et le renard » à sa façon, l'air de rien, sans en faire tout un fromage... et un chanteur du groupe « Les gambes ed min pied » a réussi à nous faire chanter en picard, c'est dire s'il a été convaincant et bon pédagogue.



Dans un restaurant du centre-ville, nous avons goûté aux spécialités picardes. Ce fut un « tchot souper », avec ficelle, gratinée dans la tradition, à la crème et surtout sans béchamel !... puis un plat roboratif, que mitonnaient les femmes la veille d'un jour de lessive, les andouillettes - qui étaient plutôt des boulettes de viande- servies avec haricots et pommes de terre, avant le dessert composé d'une compotée de fruits et d'un gâteau battu, riche en beurre mais si savoureux qu'on l'aurait plutôt baptisé gâteau gagnant!... Avec en prime, entre chaque plat, une animation enjouée et tonique en langue picarde, assurée par une animatrice de France Bleu Picardie (Amopalienne de surcroît), madame Françoise Desmaret, qui a égayé ce temps convivial de la plus agréable des façons.



Nous avons pu, après le déjeuner, découvrir le beffroi de la ville, haut de 52 mètres, sous la conduite d'une guide de l'office du Tourisme. Ce beffroi date du 12^e siècle (il fut construit sous Louis VI le Gros) ; il est mentionné pour la première fois dans une sentence arbitrale rendue par le chapitre d'Amiens en 1244. Il est inscrit depuis 2005 au patrimoine mondial de l'Unesco avec 11 autres beffrois en France. Il servait à l'échevinage de lieu de réunion pour les notables de la cité, de salle d'archives, de cour de justice et de prison (sur la place se dressait un gibet). Un cadran solaire marquait le temps. La guérite du guetteur a servi aux pompiers jusqu'en 1906 pour annoncer de nuit les incendies. Ce beffroi, dont la partie supérieure était à l'origine construite en bois, a été ravagé plusieurs fois par des incendies.

La grosse cloche, fondue en 1748, pesait 12 tonnes. On l'avait baptisée Marie Firmine, du nom du 1^{er} évêque d'Amiens, Firmin. C'était la « bangloque », la cloche du ban, qui annonçait aussi bien l'ouverture et la fermeture des marchés que les catastrophes. Lors d'un bombardement de la Luftwaffe en mai 1940, la toiture et la charpente du beffroi furent la proie des flammes et notre cloche s'écrasa au sol, l'airain brisé... Elle fut remplacée, lors de la dernière restauration du beffroi voulue en 1989 par l'ancien maire et ministre Gilles de Robien, par un carillon.

A notre grande déception, nous n'avons pu écouter, après la visite du beffroi, un concert de ce carillon, le musicien chargé de cette mission ayant jugé l'état de l'instrument « déplorable » (sic)...



En toute fin d'après-midi, nous avons été accueillis à l'hôtel de ville par madame le maire d'Amiens, madame Brigitte Fouré. Nous avons été reçus dans la salle prestigieuse du Congrès, là où fut signée la Paix d'Amiens en mars 1802. Cette salle est décorée du tableau de Jules Ziegler, qui représente l'événement. Un membre de l'Académie des Lettres et des Arts d'Amiens, monsieur Grodée, nous a commenté l'œuvre, à grand renfort d'anecdotes qui démontraient son large savoir. Ce gigantesque tableau a été commandé par Louis Napoléon Bonaparte en 1853 et fut l'objet d'un concours que Ziegler remporta devant Paul Delaroche. Le peintre était un élève d'Ingres, il était germanophile et possédait une vaste culture. Théophile Gautier louait « la netteté de son exécution ». Ambitieux, Ziegler s'essaya à la politique et y brilla par son éloquence. Dans son métier de peintre, il subit les influences de Courbet et de David. Sur ce tableau, Joseph Bonaparte salue le plénipotentiaire britannique ; le Batave est en train de signer le traité de paix, alors que l'Espagnol, de son côté, appose son sceau. L'Europe se dessinait alors, aussi fragile et incertaine qu'elle l'est aujourd'hui...



Même si nous avons été déçus – pourquoi ne pas l'avouer ?...- du peu d'engouement pour cette rencontre régionale, que nous avons ressenti chez nos amis Amopaliens d'ici et d'ailleurs, nous préparons déjà avec fébrilité la rencontre de l'an prochain, puisque ce sera notre tour d'en être les maîtres d'œuvre. A ce jour, nous pouvons seulement vous confier que la journée se dessine sous les meilleurs auspices. Nous pouvons compter sur l'enthousiasme du Bureau, autour de Martine, notre présidente, et de tout le Conseil administratif, pour présenter un programme attrayant. L'Oise ne se contentera pas, en de telles rencontres, de... faire tapisserie ! Quoi qu'tin dis ?... Hein ?...

Jean Chalvin

Secrétaire adjoint de la section de l'Oise de l'Amopa

Photographies de Pascal Obry